

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Paris-Zagreb**

France Théoret

Volume 35, numéro 6 (210), décembre 1993

Écrire à Paris

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31600ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Théoret, F. (1993). Paris-Zagreb. *Liberté*, 35(6), 63–67.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

FRANCE THÉORÊT

## PARIS-ZAGREB

J'écris mon roman, tous les jours, lentement, selon mon habitude. L'écriture d'un roman exige la continuité. Parce que je suis éloignée de Montréal pour un séjour de six mois, le temps est enclavé, défini, entre un départ et un retour. Il file vers une échéance dont la conscience ne me quitte pas jusqu'à maintenant. J'habite le studio du Québec à la Cité internationale des Arts, qui ressemble à une grande chambre d'étudiant meublée de façon rudimentaire, un espace dépouillé. De mes fenêtres, je vois la Seine et l'Île Saint-Louis. Les quais sont l'une des voies d'accès de Paris, les voitures circulent à deux, quatre ou six travées. L'attitude immobile abstrait de la réalité, l'état de concentration estompe le bruit. Il me faut y parvenir. Sensible aux bruits, j'adopte des habitudes, un rituel, pour m'y soustraire.

Je suis logée au centre de la ville. L'invitation à marcher dans toutes les directions se présente d'elle-même. Je n'ai jamais autant marché dans Paris, en fin d'après-midi, le soir, la nuit. L'architecture me plaît. L'élégance et le raffinement renvoient à une composition harmonieuse. Je ne m'en lasse jamais. À la sortie du métro, découvrir un nouvel angle, des façades et des vitrines ordonnées avec goût excite ma curiosité. Je suis allée dans chacun des arrondissements, marchant quatre ou cinq heures quelquefois. Écrire exige un ressourcement physique que je puise dans la marche. Il y a des noms

de rue qui sont des bonheurs de la langue : rue des Blancs-Manteaux, du Chat-qui-Pêche, du Cherche-Midi, des Nonnains d'Hyères, du Pont-aux-Choux, du Pot-de-Fer, de la Tour-des-Dames, du Vide-Gousset, rappels de réalités ou de fictions anciennes, disparues, dont les plaques conservent la forme linguistique. Le nom de François Villon aux Buttes-Chaumont, de Blaise Pascal rue Monsieur-le-Prince, la boutique de chandelles où s'approvisionnait Honoré de Balzac, rue de Vaugirard, la fenêtre de la chambre, rue Racine, qui abrita les amours d'Alain Grandbois et de Lucienne, le café Procope fréquenté par Voltaire, l'appartement-musée de Victor Hugo, place des Vosges, Colette aux jardins du Palais-Royal, et Charles Baudelaire, fumeur d'opium à l'hôtel de Lauzun de l'île Saint-Louis : j'ai l'attitude d'une touriste littéraire qui a apprivoisé un mode de vie.

J'apprends que Belleville est le quartier le plus cosmopolite, je m'y rends. Les boutiques ouvertes le dimanche mêlent les gens de toutes origines dans la rue. La densité de la population, rue Des Rosiers, au Forum des Halles, boulevard Saint-Michel et ailleurs, renouvelle mon pacte avec l'anonymat. L'idée d'aller voir l'Arche de La Défense, monument gigantesque de l'ère Mitterrand, fait mauvais genre auprès d'une amie française. J'entre dans une grande surface pour y effectuer de menus achats. On apprend beaucoup, en une seule visite, quand on sait, par comparaison, décoder les points de repère, les signes.

Retour en métro, à la station Saint-Paul, « son carrelage évoque celui d'une salle de bain — une baignoire à l'envers » : métaphore lue dans *L'Année de l'amour* de Paul Nizon.

Des amis me demandent le sujet de mon roman, je leur dis un roman de mœurs sur l'argent. Ils me racontent des histoires extravagantes, passionnantes. J'apprécie la fluidité du langage, une capacité de se dire, avec

des nuances. J'y vois un respect de soi-même et de l'autre. Je ne parle jamais longuement de ce que j'écris, le souci de ne pas ennuyer, le refus de monopoliser la conversation me vient, une lointaine habitude.

Depuis mon premier séjour à Paris, de 1972 à 1974, mon rapport à la langue n'a pas cessé d'évoluer, si bien que l'étrangeté de ma propre langue, qui m'avait rendue muette pendant un mois, reste un souvenir analysable dont il n'y a guère de traces maintenant. Paris peut constituer une épreuve révélatrice quant à ses origines. Tout dépend de ce qu'on cherche entre deux continents. À ma table de travail, je sais que la langue telle qu'elle est parlée modifie ma façon de penser. Il s'agit de nuances significatives quant à la parole, une question de mots et de syntaxe.

Lorsque j'ai quitté Montréal, le 28 février dernier, je savais que j'irais à Zagreb. Depuis le 7 avril 1992, je lis des journaux, des magazines, écoute la télévision sur la guerre en Bosnie-Herzégovine. Les médias ont maintes fois rapporté que la guerre en ex-Yougoslavie était un conflit d'un autre âge, d'une société tribale, le résultat de nationalismes exacerbés, totalitaires. Sous les décombres du communisme, on y retrouverait des sociétés qui n'ont pas évolué, d'où la résurgence de nationalismes fascistes. Les expressions « guerre civile » et « conflit inter-ethnique » ont tôt fait de répandre l'idée qu'une intervention sur le terrain était impossible. Avant de nommer l'agresseur serbe, d'identifier l'armée yougoslave dirigée par Belgrade comme l'armée des Serbes, il s'est passé des mois, bien qu'on maintienne encore la confusion en parlant d'une guerre inter-ethnique. « Ils s'entre-tuent », dit-on.

Les grands pays, la France, l'Angleterre, les États-Unis ont approuvé la guerre menée par la Serbie en Bosnie. Ils étaient de connivence avec la Serbie et l'armée yougoslave. Ils étaient consentants, donc complices.

C'était aussi leur guerre, par procuration, contre les pays sécessionnistes et contre un gouvernement musulman en Europe. Sans l'avouer, ils souhaitaient que les Serbes règlent la question croate et bosniaque au plus vite, les encourageant, en les avisant publiquement et secrètement qu'ils n'interviendraient pas. Ils les laissent perpétrer, en toute impunité, leurs crimes de guerre et leurs crimes contre l'humanité.

S'il y a quelques critiques formulées à l'endroit des Serbes, entre autres par la France et l'Angleterre, il s'agit de reproches voilés pour ne pas avoir réussi à éliminer les Musulmans et les Croates de Bosnie-Herzégovine dans les délais impartis, raisonnables, qu'ils leur ont accordés.

Les Occidentaux sont contrariés, fâchés d'avoir eu à rejouer la comédie qu'ils allaient faire quelque chose. Ils perdent la face devant l'opinion mondiale, se discréditent, pour avoir piétiné toutes les valeurs dont ils se proclament les porte-parole, à la fine pointe des droits et libertés.

Tout le monde le sait, les plus honnêtes, les plus moraux admettent qu'ils ont été complices.

L'argument souvent entendu est celui-ci : « Intervenir, mais à quel prix ? » Décider d'intervenir, c'est évaluer les coûts. « Nos budgets ne nous le permettent pas. » Le coût de l'opération et le coût en vies humaines. Il y a plus de journalistes qui sont morts dans cette guerre que de soldats étrangers ou de Casques bleus. Il est clair maintenant qu'il ne suffit pas d'avoir des raisons de conscience pour agir. L'échec et l'incapacité d'agir en Bosnie révèle le vide de l'ambition de Maastricht.

Zagreb, c'est aussi l'Europe. Par l'architecture, les rues portant des noms d'écrivains, les plaques commémoratives, la statuaire sur les façades des maisons ou en guise de piliers décoratifs, une inspiration baroque. Des sculptures contemporaines sont présentes un peu par-

tout, encore la statuaire en hommage aux poètes. Au centre de la ville, une place publique rectangulaire, immense, environnée d'immeubles rénovés. Côté nord, à l'étage du plus bel immeuble, le restaurant de l'Union des écrivains. Au rez-de-chaussée, un café, doubles nappes sur les tables, fauteuils d'osier avec des coussins tels qu'on en trouve un peu partout. On y boit un excellent café. Il y a un nombre considérable de cafés sur les trottoirs. Une rue qui serpente vers la vieille ville en compte une vingtaine qui se succèdent.

Je désirais depuis longtemps me rendre dans un pays communiste. Le pays a été communiste depuis 1945, un communisme révisé par l'autogestion, il ne l'est plus depuis quatre ans. Un grand nombre de tours d'habitation sur les deux rives de la Sava, les appartements du peuple, semblables, détériorés, le crépi des murs qui s'effrite, les stores extérieurs de guingois, témoignent de l'absence d'entretien.

L'inflation et le marché noir sévissent — effet du changement de régime politique, surtout de la guerre récente en Croatie.

Au bord de l'Adriatique, à Opatija, centre de villégiature, des gens se baignent le 18 mai. Des rosiers et des palmiers bordent les terrasses.

Je lis l'histoire croate et serbe pour comprendre. Les crimes contre l'humanité dans l'ex-Yougoslavie nous concernent tous. La situation est complexe — un adjectif qu'on lit, qui se dit maintenant, mais qui convient ici —, ce qui ne signifie pas qu'elle est incompréhensible si on ne peut s'en remettre aux slogans.

De retour à Paris, je travaille à rattraper le retard. J'y parviens en me confiant au studio. Le souci du détail, la trame des faits, je raconte une longue histoire. La langue que j'entends ici m'influence. Je conserve néanmoins mon esprit critique.